

Hichem Ismail

Fractures identitaires dans *Rue des Tambourins* de Taos Amrouche

IDENTITY FRACTURES IN *RUE DES TAMBOURINS* BY TAOS AMROUCHE

Abstract: We aim to identify the thematic elements that shape the imagination of identity confusion. Indeed, besides inventing a new rhetoric to express the identity crisis, Taos Amrouche has discussed the same major themes of migrant literature, giving them a self-related dimension. We will investigate how the geographical exile of the Iakouren is coupled with the identity exile in which they are locked up due to the confrontation with various groups which instill in them the feeling of irreducible difference. This difference is particularly obvious in the mind of the narrator Marie-Corail, who, under the influence of two opposing cultures – the tribal Arab culture that strongly bonds with the ancestors, on the one hand, and the Western culture, on the other – will find herself at an impasse.

Keywords: Francophone African Literature; Taos Amrouche; *Rue des Tambourins*; Tribal Arab Culture; Exile; Identity Crisis.

HICHEM ISMAÏL

LERIC, Université de Sfax, Tunisie
Ismail_hichem@yahoo.fr

DOI: 10.24193/cechinox.2021.40.11

Si les critiques ont tendance à considérer les littératures magrébines d'expression française comme lieu de vives frictions entre des imaginaires identitaires opposés, comme champ de tiraillement entre la culture d'origine et la culture étrangère, *Rue des Tambourins*¹ de Taos Amrouche dépasse ces dualités ; il va au-delà de ces enjeux pour percer les spécificités de l'identité plurielle des nouveaux convertis berbères. Le roman retrace l'histoire des Iakouren, une famille kabyle étendue de trois générations qui se heurte à l'intolérance de l'entourage communautaire à la suite de la conversion des parents à la foi catholique, une intolérance qui les contraint à l'exil. Le récit se recentre graduellement sur le drame personnel de la narratrice, Marie-Corail ou Kouka, comme l'appellent ses proches, la fille unique parmi les sept enfants des Iakouren. Se laissant porter avec beaucoup d'abandon par les souvenirs, l'imagination et le rêve, elle tente de cerner les obstacles qui vont à l'encontre de sa volonté affirmée d'intégration et d'enracinement. Kouka se lance dans une quête qui s'inscrit à la fois dans le temps et dans l'espace, interrogeant le

passé familial et l'environnement pluriculturel dans lequel elle a grandi. Partagée entre plusieurs cultures qui s'excluent les unes les autres par les exigences qu'elles imposent, le sentiment d'appartenance lui fait constamment défaut.

Notre propos ici est de cerner les éléments thématiques qui structurent l'imaginaire du désarroi identitaire. En effet, Taos Amrouche, loin d'inventer une nouvelle rhétorique pour représenter la crise de l'identité, reprend les mêmes thèmes majeurs de l'univers de la littérature migrante tout en leur donnant une résonance intime. Nous verrons comment l'exil géographique des Iakouren se double d'un exil identitaire dans lequel les enferme la confrontation avec diverses altérités qui nourrissent chez eux le sentiment d'une différence irréductible ; une différence taraudant notamment l'esprit de la narratrice Marie-Corail qui, sous l'emprise des deux cultures opposées – la culture hybride arabo-kabyle des ancêtres, d'un côté, et la culture occidentale, de l'autre –, se trouvera acculée dans l'impasse.

À l'image de la majorité écrasante des romans d'écrivaines francophones maghrébines, *Rue des Tambourins* raconte un épisode important de la vie de Taos Amrouche que nous croyons saisir derrière son personnage Marie-Corail. Les traumatismes personnels de la romancière resurgissent d'emblée dans un récit jalonné de multiples étapes qui circonscrivent des moments précis de sa vie, un récit structuré par des images obsédantes, des symboles récurrents, des expressions et des phrases qui reviennent comme un leitmotiv. L'histoire personnelle se laisse envahir par les digressions pour raconter des expériences d'amis et surtout des secrets de la famille qui

illustrent globalement le rapport à l'identité, une question qui ne se pose pas pour certains, mais fort épineuse pour d'autres.

Les principaux épisodes du roman développent donc l'histoire des Iakouren, leur relation complexe et troublante à deux univers qui se heurtent, deux géographies qui s'opposent, deux profils identitaires qui s'annulent mutuellement : la Kabylie natale et Tenzis (Tunis). Ce trouble ébranlera le sentiment d'appartenance de tous les membres de la famille qui connaîtra sa dislocation progressive avec l'émigration des fils l'un après l'autre vers la France, motivés par l'espoir d'y trouver une vie meilleure. Cette fatalité qui s'abat sur les Iakouren n'est en somme que la conséquence logique de l'éducation que les enfants ont reçue dans l'école laïque à Tenzis sous le protectorat français. L'exode qui les a attirés l'un après l'autre s'est imposée à leur esprit comme une loi fatale à laquelle ils n'auraient pu se soustraire. En effet, pour épargner à leurs enfants les douleurs dont ils avaient souffert en Kabylie pour avoir désavoué la religion de leurs ancêtres, les parents Augustin et Caroline étaient contraints de s'éloigner de la terre natale et de choisir l'exil à Tenzis où les enfants se verront inculquer les valeurs de la culture occidentale à l'école publique coloniale.

La transplantation : de l'exil territorial à l'exil identitaire

La fracture identitaire des Iakouren semble donc liée à l'exil, vécu moins comme un éloignement géographique de la terre natale que comme une expérience génératrice d'oscillation entre deux appartenances identitaires en rupture l'une avec l'autre, car la famille rentre régulièrement

pour les vacances en Kabylie. En retournant à la terre de leurs ancêtres, les enfants des Iakouren doivent s'arracher aux références culturelles françaises acquises à Tenzis, notamment à l'école laïque et s'intégrer à la culture du village kabyle dont les traditions leur sont quasiment étrangères. Les vacances vécues dans l'entourage communautaire se transforment ainsi en séjours placés sous le sceau du dédoublement schizophrénique :

Je ne devais cesser de constater, jour après jour, que nous avions quitté un monde pour un autre. Nous avions abandonné nos habitudes de Tenzis comme on laisse ses chaussures au seuil d'une mosquée, ou comme on se dépouille d'un vêtement d'emprunt. Pourtant, ces habitudes, pour nous les enfants, étaient une seconde nature. Mais l'ascendant de notre milieu ancestral était si puissant que nous travaillions d'instinct à effacer en nous tout ce qui nous distinguait de nos frères du Pays (p.46).

Le retour au village impose à la narratrice et à ses frères la nécessité de réguler leurs comportements pour mieux se conformer aux habitudes des indigènes. Cet effort d'adaptation s'accompagne d'une profonde souffrance, étant donné qu'il les oblige à se départir de leurs comportements naturels qui reflètent véritablement leur propre identité. Ce n'est qu'à ce prix qu'ils peuvent espérer être acceptés par les habitants du village kabyle. Ces habitudes que les enfants des Iakouren doivent provisoirement délaissier représentent pour eux « une seconde nature » ; fort évocatrice, cette expression témoigne de l'ampleur des

sacrifices endurés. Nous comprenons alors pourquoi ce souvenir cuisant s'imprime fortement dans la mémoire de la narratrice qui tient à redire : « Nous devons laisser à Tenzis... notre façon de vivre et nous réadapter, afin de redevenir ce que nous étions avant notre transplantation » (p.41). Le glissement d'une sphère culturelle à une autre nourrit chez les enfants des Iakouren un sentiment de désarroi suscité par cette identité mouvante, qui doit nécessairement se moduler selon les espaces géographiques.

L'exil qui pèse sur cette famille n'est donc pas uniquement géographique, il est surtout un exil émotionnel qui consume ses membres. C'est un sentiment profond de solitude puissamment ancré dans leur âme. Il a assailli au départ la mère Caroline qui a mal vécu la répugnance qu'inspire sa conversion au catholicisme. Rappelons que la présence coloniale française en Kabylie a pris un caractère religieux, à travers l'action des missionnaires qui ont réussi à donner à l'œuvre d'évangélisation une grande expansion territoriale scindant par là la Kabylie en deux villages – l'un musulman et l'autre chrétien. Contre le gré des aïeux qui se montrent entièrement dévoués à leur héritage culturel où se conjuguent les traditions kabyles et la religion musulmane, les parents de Marie-Corail ont choisi d'embrasser le catholicisme. Avant même de se lancer dans l'aventure hasardeuse de la transplantation, les parents Augustin et Caroline se réfugiaient dans un silencieux exil intérieur :

[Yemma] connaissait donc la solitude de l'exil, mais elle n'oubliait pas le sentiment d'exil irrémédiable qui l'avait contrainte à quitter son pays : elle était une renégate, le tragique est là. Elle et sa famille formaient une

race à part. Car le pays avait été coupé en deux le jour où des missionnaires étaient venus l'évangéliser. Depuis, les membres d'une même famille se regardaient d'une rive à l'autre, désespérant de ne se rejoindre jamais. Il y eut désormais deux villages : celui de toujours, sur les crêtes, façonné par les mains des ancêtres, et l'autre au bas de la colline, comme un petit nid, construit hâtivement par la main blanche de la mission. Convertis et musulmans vivaient en bonne intelligence, mais on eût dit que seuls leurs corps se rencontraient, ou mieux, leurs enveloppes, car l'essentiel ne pouvait être mis en commun (p. 38).

Partout où ils se trouvent les Iakouren doivent composer avec les différences religieuses et culturelles. A Tenzis comme dans le pays natal, ils sont constamment dans l'obligation d'ajuster leurs conduites en fonction du milieu culturel dans lequel ils se trouvent. Le va-et-vient entre une culture kabyle et une culture française, entre un environnement chrétien et un autre arabo-musulman plonge les Iakouren, notamment la narratrice, dans une errance psychologique permanente. L'exil territorial se transforme ainsi en sentiment d'exil identitaire dont ils ne peuvent se libérer, à Tunis comme au village kabyle, puisqu'ils le lisent constamment dans le regard de l'Autre.

Une identité écrasée sous l'emprise de l'altérité

Rentrant chaque été avec leurs parents au pays natal, les enfants des Iakouren voguent à la dérive entre les deux villages

musulman et chrétien. Toutefois, la narratrice ne cache pas la fascination qu'exercent sur elle ces deux espaces, une fascination teintée de ce désespoir qui blesse, juge et sanctionne. C'est ce regard qui révèle à la petite fille sa poignante différence. Partout où elle se trouve, à Tunis comme dans le pays natal, le même regard nourrit toujours en elle l'éternel sentiment de désarroi identitaire. Dans un passage ô combien évocateur, la narratrice décrit, non sans humour, comment sa famille intriguait les voisins du quartier rue des Tambourins :

Yemma ne s'étonna plus d'être offerte aux regards, elle qui s'était promis d'être la recluse de la rue des Tambourins plutôt que d'alimenter la curiosité du quartier – un quartier paisible, pourtant, mais où nous détonnions au point d'en être devenus le point de mire. Car, il faut le dire, l'extravagante famille que nous formions intriguait : qui étions-nous ? D'où venions-nous ? Quelles étaient notre origine et notre religion ? Et pourquoi ce contraste entre les époux ? Le père portait une chéchia, la mère s'habillait à l'européenne, quand par hasard elle se montrait, les garçons circulaient tête nue (rejetant à la fois la chéchia et le chapeau), mais la grand-mère s'enveloppait d'une vieille couverture rayée en guise de haïk. Le père, malgré sa chéchia, se rendait à la messe, tandis que Yemma s'obstinait à ne jamais l'accompagner, mais l'aïeule portait ostensiblement des offrandes aux marabouts (p.28-29).

Le code vestimentaire qui renseigne d'habitude sur la démarcation entre les catégories sociales, permet ici de distinguer

les choix culturels des trois générations qui habitent sous le même toit. L'attachement de chacune d'elle à s'habiller selon la croyance qu'elle a de sa propre identité ne peut que déconcerter les habitants du quartier qui ne sauraient comprendre, à cette époque-là, qu'un homme qui porte la chéchia, symbole du conservatisme et de la volonté de maintenir le vêtement musulman, puisse tolérer que sa femme s'habille à l'européenne. Il n'en demeure pas moins vrai que l'extravagance de cette famille ne tient pas seulement à la diversité des profils identitaires révélés à travers l'habit de ses membres, mais surtout à l'incompatibilité des signes religieux qu'ils affichent. Le couvre-chef du père ne peut que susciter, sinon l'indignation, du moins l'étonnement des voisins de voir un homme qui porte une chéchia fréquenter l'église. Mais il convient de souligner qu'en rejetant à la fois la chéchia et le chapeau, les garçons de la famille, imprégnés par la culture coloniale française, s'inscrivent dans une perspective de résistance identitaire face aux deux religions des parents et des grands-parents.

Dans le pays natal, le regard des berbères faisait sentir aux Iakouren des écarts d'ordre différent, liés principalement à leur éloignement de la culture communautaire kabyle. Pour les indigènes catholiques, les habitants du village chrétien, les enfants des Iakouren sont ces exilés qui ont perdu leurs racines et rompu avec leurs traditions pour se fondre corps et âme dans la culture française ; ils sont les victimes de la ville et de l'école laïque. C'est d'ailleurs ce que ressent Caroline la mère lors d'une visite chez la famille d'Émeraude, sa future bru :

Mais à quoi bon se donner tant de peine pour que des rapports chaleureux s'établissent entre nos deux

maisons ? N'étions-nous pas ces enfants suspects – peut-être même un peu pervers – de la ville et de l'école laïque ? (C'était du moins ce que Yemma croyait lire dans les yeux vides de la mère d'Émeraude). Nous ne fraterniserions jamais, nous les Iakouren, avec ces êtres privés de chaleur et d'éclat qui pressaient âprement des olives, sans qu'à aucun moment la moindre tentation les effleurât. Ils nous jugeaient turbulents – et même un peu fou – mais nous avions pour eux une pitié méprisante (p.56).

D'un autre côté, pour les habitants du haut village, qui abrite les indigènes musulmans, les Iakouren ne sont que des renégats qui ont transgressé l'ordre communautaire et violé les préceptes divins. Ils ont bafoué les us et coutumes et commis l'acte fatal qui doit les réduire à la marginalisation. En désavouant la foi des ancêtres, les Iakouren seront toujours considérés comme une « race à part » frappée de malédiction :

Je me sentais étrangère. J'avais beau n'avoir que onze ans, je sentais obscurément que je ne cadrais avec rien. Il en était ainsi chaque fois que j'accompagnais Gida : j'étais la bête curieuse ; les questions pleuvaient sur moi, féroces. Là aussi j'étais assaillie de regard (p.110).

Malgré ses efforts de ressembler aux autres, Marie-Corail ne parvient guère à surmonter la douleur de se sentir différente, ni à abolir cette distance infranchissable qui l'éloigne des autres. Les souvenirs qu'elle évoque font constamment apparaître que toutes ses tentatives d'adaptation

remuent en elle le sentiment lancinant de la différence qui s'exprime en termes d'exclusion et de marginalisation :

Oui, j'avais beau avoir les pieds teints au henné, les joues fardées et les lèvres rouges à l'écorce de noyer, je connaissais déjà ce sentiment d'être exclu du cercle magique, j'éprouvais cette envie de courir me réfugier dans les jupes de Yemma. Pourquoi fallait-il que je fusse toujours « dépareillée » ?... Que je me trouve au milieu de compagnes musulmanes ou françaises, j'étais seule de mon espèce. Aussi loin que je remonte dans le souvenir, je découvre cette douleur inconsolable de ne pouvoir m'intégrer aux autres, d'être toujours en marge (p. 111-112).

Ce sentiment devient traumatisant, une obsession. Il est toujours là, insistant, menaçant, dans la Kabylie natale comme à Tenzis, cette ville où les Iakouren croyaient pouvoir échapper au drame lié à leur image de renégat, la ville où ils croyaient pouvoir se forger une nouvelle identité nourrie des valeurs de la civilisation occidentale et des idéaux de la modernité. Mais malgré la forte emprise de la culture française sur les enfants des Iakouren, ils ne parviendront pas à panser les blessures du déracinement.

Le drame du déracinement

En imposant à ses enfants le modèle identitaire occidental, Yemma a brisé le lien qui les rattache à leurs racines. La transplantation à Tenzis n'est en réalité qu'une phase préparatoire pour les soumettre à un processus d'acculturation et leur inculquer les valeurs de l'école laïque.

Lorsque la grand-mère Gida tente de ramener la petite Marie-Corail, ne serait-ce que par le port vestimentaire, à ses origines, la mère intervient pour empêcher ce qu'elle considère comme un travestissement, car Kouka est une citadine et doit s'habiller à la française :

Yemma survenait à point pour m'arracher à l'emprise de grand-mère et me rappeler que j'étais promise à une autre vie : je n'étais là que de passage, je ne devais pas l'oublier. Revenir en arrière paraissait inconcevable à cette mère intrépide. Puisque nous tentions une terrible aventure, du moins fallait-il la tenter jusqu'au bout. Non que Yemma eût renié ses origines et méconnût son pays, elle qui en avait pénétré l'essence et le pathétique, mais elle appréhendait de nous voir à mi-chemin. C'est pourquoi, tout en exaltant la sagesse de nos ancêtres, elle me disputait à ma grand-mère, à la force obscure qui m'appelait, et à ma nostalgie de me mêler aux filles de ma race, dans leurs haillons ou leurs habits de fête (p.47-48).

Lorsqu'ils ont décidé de s'exiler, les parents Augustin et Caroline étaient conscients des risques de la transplantation surtout pour leurs enfants. Mais si l'identité ne peut se chercher dans la Kabylie où les enfants seraient « attirés tour à tour par deux pôles contradictoires », à Tenzis, dans cette ville de France, ils pourraient du moins se façonner une nouvelle identité « en tournant le dos au pays natal, pour regarder à l'opposé, vers l'Occident ouvert sur d'incertaines victoires et de multiples dangers » (p.48). Mais pour se conformer à

Tenzis aux exigences de ce modèle culturel qui facilite l'intégration à la société coloniale française, les enfants des Iakouren doivent s'engager dans un douloureux processus de déracinement :

C'était le chemin de l'exil et de Tenzis qui s'ouvrait pour les Iakouren. Façonnés par une vie nouvelle, souffrant la douleur des déracinés, ils allaient devenir cette famille des merles blancs qui jamais ne réussirait à passer inaperçue (p. 89).

S'étant imprégnés profondément de la culture occidentale et des valeurs de l'école laïque, les fils des Iakouren ne pourront envisager leur avenir qu'en France. Ils quitteront l'un après l'autre le giron familial pour partir vers l'inconnu. Au drame de la transplantation succède les affres de l'immigration conduisant la famille à se désagréger, vouant ses membres à la continuelle errance :

Yemma ressentit cruellement cette défaite qui allait peser sur nous comme une fatalité. Consciente du drame qu'elle dominait, tout en y étant elle-même engagée, elle ne manquait pas une occasion d'analyser notre malaise et nos échecs : ces fils auraient le destin des inadaptés qui ne se sentent chez eux nulle part. Ils seraient contraints de se déclasser, à moins d'un miracle. Une à une les racines qui les retenaient à leur sol se dessècheraient, et ils finiraient en errants. C'était la rançon : on ne pouvait rien contre l'inéluctable. Ainsi, n'entrevoyant pour ses enfants qu'un avenir impitoyable, était-elle résolue

à les suivre dans leurs expériences malheureuses, à partager avec eux les risques, quitte à recueillir contre elle ses petits pour les reconforter (p. 37).

Puisque leur destin est de vivre, dans toutes les conditions, avec le risque, la logique des parents est de choisir le chemin le plus sûr, car, comme le souligne bien la mère, « après tout, peut-être était-il moins atroce de s'exposer à être incompris en terre étrangère que repoussé dans son propre pays ? » (p.38). Pour les membres de cette famille kabyle convertie, le choix de prendre distance par rapport aux traditions ancestrales, d'adopter pleinement la culture française, constitue donc une seconde étape nécessaire pour s'intégrer à l'Occident et échapper à l'exclusion fortement ressentie au village où ils n'ont même plus le droit d'être enterrés dans le cimetière des aïeux :

Aujourd'hui, avec un recul de plus de vingt-cinq ans, je m'aperçois que c'est en ce mois de septembre que je compris obscurément, mais de façon définitive, le secret des Iakouren. Sœur Marie-Odile avait déjà pointé le doigt sur le fossé de la religion. Mais ce fossé ne devait prendre de réalité à mes yeux que le jour où j'allai avec grand-mère remplir ma gourde à la fontaine. [...]

– Kouka, me dit Gida, c'est là dans cet enclos, qu'est enterré ton arrière-grand-père [...]. Vous, c'est de l'autre côté que vous serez : sur la colline d'oliviers des Sœurs Blanches. Nous, ici, et vous, là-bas. Nous, de ce côté, et vous, de l'autre.

Et elle insistât encore une fois, en foulant le sol boueux de ses pieds palmés :
– Nous, de ce côté, et vous, de l'autre.

Les années ne devaient rien m'apprendre de plus, je venais de toucher du doigt que nous étions chassés de notre propre pays, séparés de nos frères... Des déracinés, voilà ce que nous étions. J'avais brusquement mûri en un point de mon âme. Et ce point allait s'étendre, au cours du temps, jusqu'à prendre toute l'âme (p. 80-81).

Fort émouvant, ce passage révèle l'ampleur du clivage fatal qui sépare les membres d'une même famille jusqu'après la mort. L'identité religieuse prend le pas sur l'identité ethnique et y provoque une redoutable fissure. S'étant convertis au christianisme, les Iakouren, déshérités à jamais de l'espoir de renouer avec leurs origines, seront condamnés au déracinement. Tel est bien la déchirure fatale et irrémédiable des Iakouren qui doivent encourir la malédiction éternelle des renégats. Lors de sa dernière rencontre avec Noël, Kouka ne manquera pas de s'écrier : « [...] je n'ai même pas un pays où être enterrée maintenant. Je le sais, rien ne me sauvera, je m'écraserai contre les ossements du pays cendreux » (p. 352).

Le douloureux déracinement est traduit également par la description de la maison familiale en Kabylie, déserte, privée de toute présence humaine, où les seules racines de deux arbres incarnent la valeur emblématique de l'identité nord-africaine : l'olivier et le figuier :

Un peu en contrebas, et face aux montagnes, la maison désertée était là, avec sa porte ouverte à deux battants sur la cour de terre battue que l'olivier et le figuier étaient seuls à habiter, l'olivier qui semblait monter

la garde au pied de l'escalier de granit, et le figuier jailli du coin le plus sombre, que le grand-père avait greffé (p. 44).

Ces deux arbres plantés dans la terre des ancêtres font auprès de Kouka l'office des génies tutélaires du foyer ; ils s'érigent en protecteurs de l'héritage culturel. Le personnage semble vouloir nous dire que si jamais il lui est donné de trouver une issue salutaire à son désarroi identitaire, ce miracle ne peut se produire que sur la terre des ancêtres qui conserve toujours la mémoire de ses origines.

Le vif attrait pour les origines

La quête que poursuit Marie-Corail n'est pas sans trahir sa profonde aspiration à renouer avec les racines berbères qui viennent du fond des âges ; celles-ci ont traversé l'histoire, résistant aux différentes mutations pour se perpétuer et s'enraciner dans l'inconscient collectif des kabyles. C'est pourquoi le peu de choses qu'elle apprend par son enseignante sur l'histoire de sa race suffit pour la rendre heureuse et lui redonner goût des études :

J'appris par Mme Gasquin que notre pays perdu avait un nom et que j'appartenais à une race fabuleuse dont l'origine était mal connue. Je me sentis fière de descendre des Atlantes ou de l'antique Egypte. Je me penchai avidement sur mon atlas pour y contempler les montagnes et les déserts où s'était réfugiée, au cours des âges notre race rebelle. Je compris mieux la sauvagerie de Yemma et j'éprouvais un sentiment d'étrange sécurité à savoir que, nous

aussi, nous avons notre place dans l'histoire. Les mots Kabyle et berbère qui, jusque-là, n'avaient pas de sens pour moi, se chargèrent d'une signification presque magique (p. 178).

Mais pour cette femme convertie, le salut peut bien venir également de la sagesse ancestrale fortement imbibée de la culture musulmane. Les souvenirs d'enfance de Marie-Corail sont pleinement imprégnés par l'image de la grand-mère Gida, véritable pilier humain qui maintient le lien entre les générations et assure la transmission du patrimoine culturel. Sa présence dans cette famille transplantée à Tunis n'est pas sans perturber les desseins de la mère et freiner son élan vers l'adoption de la culture occidentale. En dénonçant les fiançailles, approuvées par les parents, de Charles avec Irma, la fille d'origine italienne, Gida réussit à convaincre son petit-fils de renoncer à son projet de se marier avec cette étrangère et d'épouser Emraude, une fille kabyle. Il n'était pas concevable pour elle qu'une européenne s'immisce dans la famille et surtout qu'elle donne à son petit-fils des enfants de race mêlée :

Marier le Prodigue à une fille d'Europe qui nous épiera, nous méprisera et nous donnera pour enfants des étrangers ! Livrer le Prodigue à une étrangère qui ne fera jamais partie du clan et gardera pour toujours notre fils captif, le détournant définitivement de la terre de ses ancêtres ! Il y est né pourtant (p. 30).

Kouka admire cette volonté qui anime l'aïeule veillant opiniâtement à la

perpétuation de la lignée ancestrale dans son authenticité raciale. Malgré la grande amertume qu'elle devait ressentir de voir la famille de son fils renier la religion des ancêtres et se détourner de la culture musulmane, elle continue encore d'espérer que ses petits-fils se soucient de leur identité ethnique. Gida incarne en effet la conciliation réussie entre ses racines berbères et sa culture musulmane issue du brassage qui s'est opéré au fil des siècles entre les populations Amazighe et Arabe. Ses prises de position conservatrices, les influences qu'elle exerce sur les Iakouren pour les ramener à leurs origines témoignent d'emblée de l'infiltration profonde de la mentalité arabo-musulmane dans la culture kabyle. C'est dire que les attitudes de Gida ressemblent à s'y méprendre aux attitudes les plus naturelles des ancêtres arabes. Ce n'est d'ailleurs pas un hasard le fait que, pour la désigner, la narratrice n'indique pas son véritable nom et tient à l'appeler par le mot dialectal que les Arabes donnent à la grand-mère.

Il en est de même lorsque la narratrice évoque sa mère Caroline. Bien qu'elle ait fréquenté l'école laïque et reçu l'enseignement en français, Marie-Corail semble trouver dans l'appellation arabe « yemma » plus d'affection que dans son équivalent français. Il importe de rappeler ici que dans *Histoire de ma vie*², Fadhma Aït Mansour Amrouche, la mère de Taos, pour exprimer son détachement de la culture des colonisateurs français, recourt également au terme « Roumis » par lequel les Arabes désignent, non sans connotation péjorative, les Chrétiens. La référence à ces termes qui renvoient au patrimoine culturel arabe et qui relève d'une volonté de distanciation à l'égard de l'identité française,

n'est pas sans témoigner de l'attachement des deux romancières à la culture musulmane kabyle. D'ailleurs, la description que Marie-Corail donne des deux cimetières catholique et musulman trahit d'emblée l'attrait qu'exerce sur elle le second lieu du repos éternel :

Il y avait donc deux clans face à face, bien distincts, et qui se défiaient : le cimetière vénérable, avec ses pierres aiguës, plantées en tous sens comme des échardes dans la terre schisteuse, et l'autre, tout blanc près de l'église. Et le premier semblait vous appeler, vous dire qu'il était le refuge authentique, vous promettre le meilleur sommeil, parce qu'il était le berceau de toujours (p. 38).

Gida attire donc Marie-Corail à cette identité hybride des berbères, à cet héritage culturel salubre des Kabyles qui puise ses sources à la fois dans les particularités ethniques et les traditions culturelles arabo-musulmanes. L'aïeule savait sans doute que loin de la Kabylie natale, les enfants des Iakouren ne pouvaient qu'avancer sur un espace mouvant, flottant dans l'indécision de leur incapacité d'assumer leur propre identité. Même la mère, qui s'était opiniâtrée sans démordre à orienter ses enfants vers la culture occidentale, prévoyait déjà le sort poignant qui les attendait. « Elle savait que le véritable drame, c'était eux qui le vivaient. Elle, par miracle, avait échappé au déchirement en épousant un homme de sa race, mais ses fils chercheraient femmes en France ». (p. 37-38).

Ce déchirement intérieur que la mère a su surmonter en épousant un homme issu de sa propre culture empêchera

Marie-Corail de cultiver ses relations amoureuses. Son attrait d'un côté pour ses racines kabyles et les traditions communautaires qui peuvent pallier son manque d'appartenance et, de l'autre, son attachement à sa propre culture française dont elle s'est imprégnée à l'école laïque, font d'elle « une aiguille affolée, attirée tour à tour par deux pôles contraires » (p.48) ; ce tiraillement l'acculera dans des douloureuses impasses qui seront transposées dans sa vie sentimentale. De même qu'elle demeure toute sa jeunesse irrésolue entre deux identités qui s'excluent l'une l'autre, de même elle ne pourra se décider entre les deux hommes dont elle est éprise. Il n'est d'ailleurs pas difficile d'expliquer pourquoi ses amours avec Bruno et Noël seront vouées à l'échec : le déracinement sentimental de Marie-Corail n'est que la conséquence logique de son déracinement identitaire. « Je revenais de si loin. J'avais l'impression que tous mes sentiments venaient d'être déracinés comme des arbres : ils étaient là, couchés au fond de mon âme, quand tu t'es présenté, avec tes perdreaux » (p. 360), dit la narratrice à Bruno lors de leur dernière rencontre.

Par-delà sa portée sociologique liée au problème de l'exil et de l'immigration, *Rue des Tambourins*, ce second roman fortement autobiographique de Taos Amrouche, fait apparaître les contours d'une personnalité confrontée au pluralisme culturel qui accentue sa fracture identitaire et son déracinement. Toute la souffrance de Marie-Corail provient du fait qu'elle ne peut disposer de références culturelles fixes et immuables. L'échec de son intégration signe l'échec de la construction du sujet et conduira le personnage, profondément marqué par le caractère composite de l'héritage culturel de sa communauté berbère,

à révéler à travers l'exemple de sa famille, les multiples risques véhiculés par cette traumatisante expérience.

Il serait donc réducteur de ramener le conflit intérieur des Iakouren, notamment, de Marie-Corail à un déchirement entre deux cultures kabyle et française. L'intérêt du roman réside dans cette volonté d'appréhender la configuration ethnoculturelle des berbères catholiques dans toute sa complexité, historique et sociale. Le roman se présente comme le récit d'une quête obsessionnelle, celle des nouveaux convertis de Kabylie pour lesquels les problèmes

des origines, du déracinement culturel et du devenir identitaire ont un caractère très spécifique, illustré dans *Rue des Tambourins* par l'image de la famille Iakouren, et résumé par le mal de vivre de Marie-Corail, se sentant constamment comme sur un terrain mouvant.

On ne peut manquer de souligner à la fin qu'en exposant ces enjeux de l'identité plurielle auxquels sont confrontés les Kabyles, le roman laisse suggérer également que le désarroi identitaire qui les a assaillis menace en effet tous les nouveaux convertis maghrébins.

BIBLIOGRAPHIE

Brahimi, Denise, *Taos Amrouche, romancière*, Paris, Joëlle Losfeld, 1995.

Déjeux, Jean, *La littérature féminine de langue française au Maghreb*, Paris, Karthala, 1994.

Lecarme, Jacques, « La légitimation du genre », dans Philippe Lejeune (dir.), *Le récit d'enfance en question*, Cahiers de sémiotique textuelle n° 12, Paris X, 1988.

Maalouf, Amin, *Les identités meurtrières*, Paris, Grasset et Fasquelle, 1998.

Nouss, Alexis, « Expérience et écriture du post-exil », Pierre Ouellet (dir.), *Le soi et l'autre : l'énonciation de l'identité dans les contextes interculturels*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, coll. « Intercultures », 2002.

Ricoeur, Paul, *Soi-même comme un autre*, Paris, Seuil, 1990.

NOTES

1. Taos Amrouche, *Rue des Tambourins*, Éditions Joëlle Losfeld, 1996 / Cérès Éditions, Tunis, 1998.

Ce sera notre édition de référence : pour toutes les citations du texte, les numéros de page seront indiqués directement entre parenthèses dans le corps du texte.

2. Fadhma Ait Mansour Amrouche, *Histoire de ma vie*, Paris, Éditions Maspero, Paris, 1968, p. 56.